

Les conditions d'une vie de Jésus

Autor(en): **Kruger-Welthusen, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **6 (1873)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379147>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES CONDITIONS D'UNE VIE DE JÉSUS

PAR

W. KRUGER-WELTHUSEN ¹

Une vie de Jésus n'est autre chose qu'une biographie basée sur des manifestations et des faits historiques. Quoiqu'une pareille biographie soit de la plus haute importance pour les chrétiens, qui professent trouver dans les paroles du Sauveur la source et la pierre de touche de la vérité religieuse, c'est la branche la plus récente de la théologie, elle ne remonte guère qu'à un siècle. Cela tient à ce qu'il a fallu, en tout premier lieu, conquérir, au milieu de longs et rudes combats, le terrain ferme sur lequel pouvait s'élever une pareille biographie. Aussi longtemps que l'humanité du Christ n'était pas prise au sérieux et que les évangiles n'étaient pas considérés comme des documents historiques, il ne pouvait être question d'écrire une vie de Jésus. La réformation, il est vrai, réagit à cet égard contre le point de vue du catholicisme, mais la théologie du XVI^e siècle ne tarda pas de se rapprocher de la christologie ancienne au point de rendre toute différence insaisissable. De plus l'ancienne manière de concevoir les évangiles faisait supposer qu'il suffisait d'harmoniser les données diverses qu'ils présentent, pour obtenir une biographie de Jésus à tous égards satisfaisante. Ces harmonies rendirent un service tout autre

¹ *Das Leben Jesu*, von W. Krüger-Welthusen. Elberfeld 1872. Un volume in-8 de vi et 271 pages.

que celui qu'elles avaient en vue : elles mirent au jour les différences qui séparaient les divers évangiles.

Les attaques des déistes anglais, celles des représentants du XVIII^e siècle allemand (Aufklärung) conduisirent à concevoir les évangiles, non pas comme des récits et des faits historiques, mais comme des enseignements présentés sous forme imagée et allégorique (explication naturelle des miracles), ou comme une poésie, produit inconscient de l'enthousiasme apostolique (base de la théorie des mythes). L'explication des *Fragments de Wolfenbützel* qui ne voyait dans nos évangiles qu'un fruit de la fraude et de la tromperie, scandalisa et rencontra peu d'adhérents. Le respect pour le Seigneur était trop profondément enraciné dans le cœur du peuple allemand, la prétention de rendre compte du christianisme au moyen d'une fraude était trop absurde pour que cette théorie pût aboutir. La *Messiede* de Klopstock, la *Vie de Jésus* de J.-J. Hess en triomphèrent aisément.

A partir de ce moment, tous les biographes s'efforcent d'élaguer l'élément surnaturel de la vie de Jésus. Il suffit pour cela de marcher résolûment dans la voie déjà ouverte par les déistes anglais. Le célèbre Paulus, tout en maintenant le caractère historique des documents évangéliques, réussit à les purifier de leurs miracles, au moyen d'une exégèse ingénieuse. On a mal compris le langage des narrateurs, ou bien on a omis quelque circonstance importante qui explique tout naturellement. Ainsi ce n'est pas sur la mer que Jésus a marché, mais à côté, sur le rivage qui la dominait. Jésus avait à sa disposition certains moyens médicaux dont les narrateurs n'ont tenu nul compte. Quand il faut convenir que les auteurs sacrés ont bien eu l'intention de rapporter des faits miraculeux, cela tient à ce que les témoins ont mal vu et mal apprécié. Ainsi, tandis que Jésus s'entretient avec deux amis intimes, un rayon du soleil couchant les enveloppe tout à coup, ce qui suffit pour donner lieu au récit de la transfiguration. L'expédient de l'accommodation vient s'ajouter à tous ceux qui précèdent. Jésus lui-même ne croit ni aux anges, ni aux démons ; s'il en parle, c'est pour se conformer aux préjugés régnants.

Paulus vécut assez longtemps pour voir cette exégèse qui avait fait fortune pendant une vingtaine d'années, disparaître sous les coups redoublés du sarcasme et du ridicule. Les théologiens qui ne purent se décider à admettre l'élément surnaturel, eurent alors recours à la théorie des mythes, qui avait d'abord été mise en avant par l'Anglais Chubb. Ne trouve-t-on pas des fables du même genre à l'origine de tous les peuples et de toutes les religions ? Autour de chaque grand personnage historique, il se forme une auréole de ce genre, dont le noyau est fourni par un petit nombre de vérités et de faits historiques. Tandis que la plupart des théologiens n'admettaient des mythes que dans quelques portions de l'Écriture, Strauss se rendit célèbre en appliquant systématiquement cette interprétation à l'ensemble. C'est l'Ancien Testament qui doit avoir fourni les éléments de cette abondante végétation mythologique, recouvrant les quelques faits historiques qui constituent la vie de Jésus. On éprouva le besoin de faire réaliser d'une manière plus complète et plus sainte par le Messie tout ce que les prophètes avaient dit et fait.

Le côté faible de l'attaque de Strauss était qu'il laissait presque entièrement de côté tous les problèmes préliminaires se rapportant à l'époque de la formation de nos évangiles et de leurs auteurs. Le manque de sens historique éclate plus ouvertement encore lorsqu'après avoir établi que le Christ des évangiles et de l'église n'est pas celui de l'histoire, Strauss néglige de montrer ce que ce dernier a été. Il faut cependant que le fondateur de l'église ait été plus qu'un homme ordinaire ; soit parce que ce n'est qu'autour des grands personnages qu'il se forme un cycle de mythes, soit parce que les individus sont les plus importants facteurs de l'histoire, nouveau fait que le hégélianisme de Strauss ne lui permettait pas d'admettre. Strauss paraît avoir eu conscience de cette lacune, lorsque, dans la troisième édition de son ouvrage, il présente Jésus comme un génie religieux qui ne pourra plus jamais être dépassé.

Mais tout cela ne nous donnait pas encore une vie de Jésus positive. Avant d'en venir là il fallait d'abord que le problème de l'origine des évangiles eût trouvé sa solution et ensuite qu'on

se fût suffisamment rendu compte de l'essence de la foi chrétienne, ce qui permettrait d'arriver à des conclusions sur son origine et sur la haute dignité du fondateur.

Schleiermacher se chargea de faire subir à la théologie la transformation exigée par les circonstances nouvelles. Le nouveau réformateur avait déjà propagé une notion de la religion en général et du christianisme en particulier, qui le distinguait fort avantageusement de Strauss. Remettant en honneur le point de vue du seizième siècle, Schleiermacher insiste sur l'indépendance et la certitude intérieure de la foi, en opposition à un point de vue tout extérieur qui ne sait voir en elle que la disposition à tenir une chose pour vraie, ou une conviction obtenue au moyen du raisonnement. Il insiste en même temps sur le caractère rationnel de la foi et il en expose le contenu avec un art admirable. La foi chrétienne est pour lui un fait d'origine divine ; le rétablissement de la communion entre Dieu et l'homme, l'entrée dans un état de félicité et de jouissance, succédant à une condition malheureuse. Ce changement est résultat de l'avènement de Christ, chez lequel la conscience de Dieu est arrivée au plus haut degré d'intensité, de sorte que Dieu a été réellement en lui, autant que le comportait la réceptivité de la nature humaine. En qualité de type de l'humanité, Christ occupe le centre de l'histoire. L'homme qui se donne à lui, plein de confiance, reçoit son esprit, sa vie, pour participer à sa sainteté et à son bonheur.

Conformément à cette conception de la personne du Sauveur, Schleiermacher s'attache, dans sa *Vie de Jésus*, à mettre en saillie précisément ce côté religieux entièrement négligé par Strauss. D'autre part, il maintient fermement que c'est en respectant les formes et les lois du développement humain que cet élément divin s'est manifesté en Christ. Le grand mérite de Schleiermacher c'est d'avoir insisté sur la nécessité de concevoir tout à fait humainement ce qui constituait le contenu divin de la vie de Jésus. C'était l'unique moyen de répondre du même coup aux besoins de la foi et aux exigences de la science.

Tout en dégageant ce grand problème avec une clarté par-

faite, Schleiermacher ne l'a pas résolu d'une manière satisfaisante. Il a le tort de ne voir dans la conscience du divin que le sentiment de l'absolue dépendance de l'homme à l'égard de Dieu. Il ne montre pas comment et dans quelles conditions la personnalité de Jésus s'est développée ; de quelle manière il en est venu à acquérir conscience de ses rapports particuliers avec Dieu. Schleiermacher convient sans doute que la conscience de l'habitation de Dieu en Jésus s'est développée d'une façon tout à fait humaine, en partant de l'hypothèse d'une force qui lui aurait été primitivement communiquée ; mais il ne s'explique clairement ni sur la nature de cette force, ni sur son origine historique, ni sur les matériaux qui doivent avoir servi à la développer. Toutes ces lacunes proviennent du fait que Schleiermacher n'a pas su rendre justice à la vie religieuse dont l'Ancien Testament nous présente les documents. C'est dans cette portion des Ecritures que sont déposés les germes du développement subséquent ; c'est là qu'il faut chercher toutes les racines de la vie de Jésus. Faute de s'en être aperçu, Schleiermacher a dû laisser dans l'ombre ce qui constitue le noyau le plus intime de la personnalité du Sauveur, sa conscience du divin vraiment créatrice. S'il s'était rendu compte de l'action de Dieu sur les hommes de l'ancienne alliance, et du développement de la conscience de Dieu antérieurement à la venue, Schleiermacher n'aurait pas seulement mieux compris l'élément divin en Christ, mais il s'en serait représenté l'apparition en lui comme ayant eu lieu d'une manière tout à fait historique et en se rattachant, de la façon la plus intime, à la vie tout entière du peuple d'Israël.

Hase, dans sa *Vie de Jésus*, s'est borné presque exclusivement à reproduire le point de vue de Schleiermacher. [Sans être disciple de ce dernier théologien, Néander, dans sa *Vie de Jésus*, s'appuie sur l'ouvrage de son prédécesseur. En opposition à la théorie des mythes de Strauss, il maintient le caractère historique des récits évangéliques. Tout en concédant des erreurs de détail, il n'admet pas, comme Schleiermacher, l'inauthenticité de sections entières de l'histoire évangélique. Par manque de critique, Néander retombe ici dans l'ancien point

de vue. Sa conception de la personne de Christ se rapproche aussi de celle de l'église, quoique, à bien des égards, elle rappelle la christologie de Schleiermacher. Lange s'éloigne encore davantage du point de vue de ce dernier théologien. Il prétend non-seulement que la vie divino-humaine a fait son apparition en Christ, mais que l'esprit de Christ vit et règne dans tous les plus petits détails des récits évangéliques.

En dépit de tous les grands services que Néander et Lange ont rendus, ce qui résulte de plus clair de leurs ouvrages, c'est qu'en suivant la voie qu'ils ont choisie, il ne peut être question d'arriver à concilier les exigences de la foi et celles de la science. Ewald a déjà mieux réussi. Tout en se rattachant à Schleiermacher, il s'en distingue fort avantageusement lorsqu'il reconnaît en Jésus-Christ, fondateur et exposant de la religion parfaite, le plus beau résultat, le fruit parvenu à complète maturité, de toute l'ancienne alliance. Il est manifeste que pour comprendre la personne du Sauveur comme fait historique et vraiment humain, il faut se garder de l'arracher au milieu historique dans lequel il a fait son apparition. Aussi est-ce bien dans cette direction qu'on cherche depuis quelques années.

La seconde condition à remplir pour arriver à donner un tableau historique de la vie de Jésus, c'était de résoudre les problèmes difficiles se rapportant à nos évangiles. Encore ici Schleiermacher ouvrit la voie par un écrit sur l'évangile de Luc, qui fit époque. Il établit que nos trois évangiles auraient eu pour base une tradition orale, se divisant en deux courants, celle de Galilée et celle de Judée. Cette tradition aurait en tout premier lieu été fixée au moyen de la mise par écrit de certaines de ses parties appelées *diégèses*, qui auraient servi à ménager la transition entre la tradition orale et nos évangiles actuels. Les auteurs de ces derniers ont réuni et retravaillé les matériaux qui existaient. Le quatrième évangile, que Schleiermacher attribue à l'apôtre dont il porte le nom, émane seul d'un témoin oculaire et auriculaire. Toutefois ces documents méritent créance pour l'ensemble, bien que le manque de mémoire, le besoin de voir partout des miracles et l'étroitesse des vues puissent avoir affecté la tradition. En opposition à Strauss,

Weiss maintient que l'évangile de Marc, compagnon de saint Pierre, est très ancien et digne de foi. Schweizer, disciple distingué de Schleiermacher, divise le quatrième évangile en deux portions, dont la plus grande est authentique, tandis qu'il repousse quelques interpolations, le miracle de Cana, la guérison de Capernaum, la multiplication des pains, comme interrompant le cours de l'exposition, en exagérant l'importance des miracles contrairement à l'esprit de cet évangile, et appartenant à la tradition de Galilée.

Le chef de l'école de Tubingue, Baur, poussa plus loin encore la critique des évangiles. Tout en niant avec Strauss la présence d'un élément surnaturel, il confesse que son émule s'est borné à affirmer l'origine tardive de nos évangiles, mais qu'il ne l'a pas prouvée. Toute l'activité de l'école de Tubingue n'a eu qu'un but unique : prendre, à la suite d'un siège en règle, la forteresse dont Strauss avait prétendu s'emparer d'un coup de main. L'antithèse fort accusée des judéo-chrétiens et des chrétiens d'entre les gentils, qui ne disparut qu'après la mort de Paul, lui sert de clef pour tout expliquer. Tous nos écrits du Nouveau Testament ne seraient que les documents des diverses tentatives qui furent faites pour arriver à concilier les deux partis en présence. Après la seconde moitié du II^e siècle, l'église catholique, ayant pour principe la foi et les œuvres, serait née de la conciliation des tendances diverses. Pour comprendre nos évangiles, il faut se rendre compte de la tendance spéciale que chacun d'eux veut faire prévaloir. Matthieu représente le judéo-christianisme ; Luc, le paulinisme, les deux avec modération ; Marc est neutre, tandis que dans le quatrième évangile nous apparaît la gnose qui avait eu son point de départ dans l'apôtre saint Paul. Matthieu aurait été composé vers 130, Luc vingt ans plus tard, Jean seulement après l'an 150. On gagne ainsi le temps nécessaire pour la formation de tout un cycle de mythes.

Néanmoins d'autres conséquences de cette critique ne devaient pas tarder à renverser la théorie mythique de Strauss, qu'il s'agissait d'abord de justifier. La plupart des meilleurs disciples de Baur se plaisent à reconnaître aujourd'hui que

leur maître est allé trop loin. Ils se croient obligés de rapprocher la date de la composition des évangiles des événements qu'ils rapportent. D'après Hilgenfeld, l'évangile de saint Matthieu, sous sa forme actuelle, aurait été rédigé avant l'an 80. S'il faut en croire Holtzmann et Keim, la rédaction de ce même évangile serait antérieure à la destruction de Jérusalem et remonterait à l'an 66. Tandis que, d'après Keim, l'évangile de Marc aurait été rédigé encore avant la fin du premier siècle, Volkmar qui, à d'autres égards, représente l'extrême gauche de l'école de Tubingue, le fait remonter à l'an 80. Si d'après Baur, Luc n'aurait dû être composé que vers la moitié du second siècle, Zeller place sa rédaction vingt ans, Volkmar cinquante, Kœstlin et Keim soixante ans plus tôt. Ce dernier théologien fait même remonter la rédaction du quatrième évangile aux premières dix années du second siècle.

De pareils résultats sont fort compromettants pour la théorie des mythes. Aussi Strauss, qui avait d'abord vu cette critique d'un œil si favorable, lui a-t-il reproché d'avoir poussé en herbe, et, dans sa seconde *Vie de Jésus*, il fait jouer un plus grand rôle à la poésie consciente et intentionnelle. Il est certain qu'on ne peut comprendre comment, d'une manière inconsciente et sans but aucun, on en serait venu à composer et à propager des écrits représentant Jésus-Christ sous un jour complètement faux et cela à une date où au moins des disciples des apôtres, ou même peut-être quelques-uns de ces derniers vivaient encore, à une époque donc où l'image vraie de Christ pouvait et devait subsister dans le souvenir vivant des fidèles. Les témoins de la vie de Jésus, alors qu'ils savaient parfaitement à quoi s'en tenir, auraient eu recours à des compositions poétiques sous prétexte de glorifier leur Maître, ou du moins ils auraient consenti à laisser présenter la vérité sous un faux jour ? Circonstance encore plus embarrassante pour la théorie des mythes : la critique la plus libre d'ailleurs, proclame comme hors de tout doute l'authenticité d'une série d'écrits apostoliques, les épîtres aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates, ainsi que l'Apocalypse.

Les travaux lents et pénibles d'autres savants sur les mêmes

matières ont abouti à des résultats encore plus réjouissants. Un écrivain réfléchi et tout à fait digne de confiance, F. Bleek (dans son Introduction aux livres du Nouveau Testament, 2^{me} édit., 1866), maintient, après des recherches attentives, l'opinion de Schleiermacher dans les points essentiels. La tradition orale aurait donc été le premier et pendant quelque temps l'unique moyen, ou du moins le principal moyen de propager l'histoire évangélique. On commença à mettre par écrit soit les discours du Seigneur, soit quelques-unes de ses déclarations, dont on fit un recueil particulier suivant que les circonstances historiques le réclamèrent. La chose eut lieu quand on voulut conserver certains faits dont les témoins oculaires ou auriculaires avaient été, non pas les apôtres, mais en grande partie des disciples immédiats du Seigneur ou des personnes qui les tenaient de la communication orale des disciples ou des évangélistes. On confia tout cela à l'écriture pour son propre usage, d'autres virent ces recueils qui finirent par circuler. A cela se rattacha ensuite la première tentative de donner une vue d'ensemble de l'histoire évangélique. Ce premier essai doit remonter probablement, non pas à un apôtre, mais à quelque fidèle qui n'avait pas lui-même accompagné le Seigneur. Ce premier essai peut avoir eu pour base, et les petits recueils déjà rédigés, et les communications orales des disciples immédiats. Bleek appelle évangile primitif ce premier essai de présenter une vue d'ensemble de l'histoire évangélique. Il n'aurait pas été rédigé en Judée mais en Galilée. On comprend que les événements dont ce dernier pays avait été le théâtre y aient occupé l'avant-scène, et qu'on ait pu présenter les choses de façon à faire supposer que Jésus ait passé tout le temps de son ministère public en Galilée ou dans le voisinage, jusqu'à peu de temps avant sa mort. Cet évangile primitif, dont l'origine vient d'être expliquée, aurait trouvé bientôt accès et accueil facile dans l'église, d'abord dans les contrées où il fut rédigé et avant peu, par suite des rapports suivis des églises entre elles, dans des cercles plus étendus. Comment en aurait-il été autrement, puisque, sans être complet, cet écrit donnait un tableau vrai de la personne et de l'activité de Jésus, et un récit

fidèle, quant à l'essentiel, des circonstances qu'il relatait. Il eut pour résultat de fixer en quelque sorte le type de la narration évangélique, quant à son caractère général et à sa marche, comme pour ce qui tient au détail de plusieurs circonstances particulières. D'autres écrits du même genre, provenant de divers fidèles, ne tardèrent pas à être rédigés en vue de certains cercles déterminés. Faute d'être des témoins immédiats et des compagnons constants du Seigneur, ces auteurs ne pouvaient donner un récit entièrement indépendant, mais ils prenaient pour base cet évangile primitif. De sorte que ces récits étaient entre eux et avec le document primitif comme des rédactions diverses d'un même texte retravaillé, négligeant certains détails qui ne leur paraissaient pas convenir au but, en transformant d'autres pour mieux observer l'ordre des temps et des choses. Ils intercalaient aussi ce qui pouvait leur venir d'ailleurs, de telle manière toutefois que le type demeurait le même pour l'essentiel, soit quant à l'exposition de l'histoire dans son ensemble, soit quant au caractère de la plupart des circonstances et des discours qu'ils communiquaient. Ainsi sont nés le premier et le troisième de nos évangiles actuels, ce qui rend compte des rapports qui règnent en général entre eux. Mais on ne peut plus découvrir aujourd'hui si l'auteur s'est servi de l'évangile primitif, sous sa première forme, ou s'il a eu recours à un ou à plusieurs écrits intermédiaires. Toutefois les premiers versets de l'évangile de Luc autorisent à croire qu'il a connu plusieurs évangiles dont il a probablement fait usage. L'évangile actuel de Matthieu ne peut, d'après Bleek, avoir été rédigé plus tard que la destruction de Jérusalem, et il est même vraisemblable que l'auteur l'a écrit pendant le cours de la catastrophe. Le troisième évangile aurait été rédigé quelques années plus tard par Luc, l'ami et le compagnon de Paul. L'auteur de notre Matthieu aurait eu surtout en vue les circonstances et les besoins des Juifs; son christianisme prend pour point de départ les données renfermées dans le judaïsme et dans la loi

La grande majorité des meilleurs critiques s'est rangée, pour l'essentiel, à cette manière de se représenter les choses. On

est loin, au contraire, d'être aussi près de s'entendre à l'égard de Marc et de Jean. D'après Bleek, le second évangile aurait bien été composé par Jean, surnommé Marc, mais seulement après les autres dont il aurait fait usage en rédigeant le sien. D'autres critiques, au contraire, suivant les traces de Weiss, font un cas tout particulier du second évangile, qu'ils considèrent comme le plus ancien de ceux que nous possédons. Les opinions diffèrent encore plus pour ce qui est de Jean. Bleek croit être en droit de l'attribuer à l'apôtre dont il porte le nom; Bunsen va même jusqu'à dire que s'il fallait reconnaître le caractère non historique du quatrième évangile, il ne resterait plus ni de Christ historique, ni de christianisme. Les théologiens de l'école de Tubingue n'affirment pas avec moins d'assurance que cet écrit ne saurait être de l'apôtre Jean et que c'est celui qui contient le moins d'éléments historiques. L'état actuel des résultats critiques ne permet donc pas d'affirmer, avec une certitude à l'abri de tout doute, qu'un de nos évangiles au moins procède d'un témoin oculaire et offre à tous égards une garantie pleine et entière. Il est toutefois certain que, vers la fin du second siècle, notre quatrième évangile jouissait avec les trois autres de l'autorité canonique; qu'il était attribué à l'apôtre dont il porte le nom et qu'il était reconnu dans toutes les fractions de l'église, en Syrie, dans l'Asie mineure et à Rome, en Afrique comme dans les Gaules. Aussi abordons-nous cet évangile avec la ferme présomption que, pour l'essentiel du moins, il a droit au respect dû à un document historique.

Grâce à un zèle infatigable et à une grande perspicacité, la question de l'origine et de l'authenticité de nos évangiles se trouve résolue en bonne partie d'une manière satisfaisante. Le terrain est ainsi préparé pour les biographes de Jésus. A la vérité beaucoup de gens regrettent de ne pas voir confirmer la tradition de l'ancienne église, attribuant deux évangiles, le premier et le quatrième, aux apôtres. Nous ne saurions partager ce sentiment. Outre que notre foi repose sur des bases plus fermes que celles de la tradition ecclésiastique, le profit qui aurait pu résulter de cette confirmation par la science est

entièrement illusoire. En effet, cette tradition fût-elle fondée historiquement, il ne serait nullement prouvé pour cela que les écrits en question ont passé dans l'usage général de l'église, tels qu'ils seraient sortis des mains de leurs auteurs, sans avoir subi le moindre changement dans le son des mots, ni adjonction, ni interpolation. Comme le texte lui-même a subi plusieurs modifications, même après la fixation du canon, ainsi que le montre l'étude des manuscrits, dont le plus ancien ne remonte pas au delà du IV^e siècle, il serait difficile de réfuter l'assertion que l'église ne possède plus aujourd'hui ces écrits sous leur forme primitive. La Providence divine le veut ainsi : nous n'avons ni un canon fixé jusqu'aux moindres mots, ni des renseignements à l'abri de tout doute sur tous les auteurs des livres bibliques, afin que nous ne basions pas notre foi sur des choses de ce genre, mais sur un fondement plus solide. Ajoutons que jusqu'ici on a vu échouer toutes les tentatives de présenter un tableau d'ensemble, harmonique, et satisfaisant aux exigences de la science, en partant de l'hypothèse de l'origine apostolique des évangiles. Qu'on prenne pour base de son travail le premier ou le quatrième évangile, ou même les deux, on ne réussit pas à expliquer d'une manière satisfaisante les principales différences. Nous nous en tenons donc aux résultats parfaitement certains de la critique. Nous partons seulement de l'hypothèse, admise par presque tous les écrivains scientifiques, que les quatre évangiles sont en somme des documents de l'histoire de Jésus, dignes de foi, mais que le contenu demande, dans les détails, à être soumis à un examen rigoureux.

Où trouver la pierre de touche pour distinguer avec certitude les parties authentiques de la tradition de celles qui ne portent pas ce caractère ? La méthode employée avec prédilection par Strauss, en vertu de laquelle tout récit de miracles serait rejeté comme non historique, repose sur ce fait vrai que rien de ce qui est en opposition avec les lois de la nature ne peut être digne de foi. Mais comme la connaissance de ces lois, malgré le grand développement pris par les sciences naturelles, est encore très défectueuse, et comme il n'est permis de conclure avec une certitude infaillible, dans les cas

particuliers, que lorsqu'on connaît parfaitement l'ensemble de la nature, il va de soi qu'une pareille méthode d'exclusion ne peut être appliquée qu'avec la plus extrême prudence, sous peine de faire courir à la vérité les plus graves dangers. Bacon de Vérulam, le père des sciences exactes, rend déjà attentif au danger des jugements hâtifs et précipités qu'on risque de porter en concluant de quelques rares observations aux principes des choses.

Pour arriver à saisir le contenu historique des évangiles, d'autres biographes proposent un moyen en apparence plus sûr. Comme la tradition primitive, en se propageant, a été altérée de diverses manières et développée d'une manière légendaire, ils consacrent toutes les ressources de la critique à remonter jusqu'aux sources les plus anciennes pour y puiser la vérité la plus pure. Nous avons déjà fait remarquer que des recherches de ce genre ont abouti aux résultats les plus opposés. Tandis que les uns tiennent Marc pour l'évangéliste le plus ancien et le plus digne de foi, comme Schenkel par exemple, qui en fait le document fondamental de sa *Vie de Jésus*, d'autres soutiennent qu'il a tiré tout son récit de Matthieu et de Luc. Or, si l'âge d'un évangile entier est déjà difficile à déterminer, il est moins aisé encore de fixer la date des diverses histoires traditionnelles dont il a conservé le souvenir. Keim, dans son *Histoire de Jésus de Nazareth*, l'ouvrage le plus récent et le meilleur dans ce domaine, a cherché à exposer, dans l'ordre chronologique, les diverses parties constitutives de la tradition. Mais, comme il fallait s'y attendre, malgré tout son zèle et toute sa perspicacité, il n'est arrivé qu'à des résultats fort peu satisfaisants. En effet, comme les caractères antérieurs de nature à fixer l'âge font entièrement défaut, quand il faut décider la question de priorité en faveur du récit le plus court ou le plus long, le plus clair ou le plus confus, on ne peut recourir qu'à un jugement de vraisemblance, lorsqu'on ne se borne pas à céder à son sentiment ou à ses opinions préconçues. Supposé même que par de pareils procédés il fût possible d'arriver à distinguer les parties les plus anciennes des évangiles, qu'est-ce qui nous garantirait que les plus an-

ciennes données de la tradition seraient demeurées à l'abri de tout mélange hétérogène ou erroné ? Qui a le droit de nier que la tradition la plus fidèle des paroles et des œuvres de Jésus, orale ou écrite, se soit conservée pendant longtemps dans un cercle fort étroit, pour être fixée seulement plus tard dans son évangile ?

En suivant cette méthode, on n'arrive que très imparfaitement à distinguer entre la vérité et l'erreur. Il faut ouvrir des voies nouvelles pour atteindre le but. Il est une méthode qui se recommande tout particulièrement et qui a été suivie pendant tout le cours de cette exposition. La plupart des théologiens qui se sont occupés de ces matières sont arrivés à la conviction que la vie religieuse qui animait déjà les hommes de l'ancienne alliance a atteint son apogée en Jésus. C'est là l'hypothèse qui nous sert de point de départ. Il s'agit d'examiner jusqu'à quel point les documents bibliques la confirment. Il faut d'abord se représenter la vie même des fidèles de l'Ancien Testament pour arriver à saisir son idéal ; il faut voir ensuite si tout ce qui nous est dit de Jésus y correspond et si réellement il s'est trouvé placé dans des circonstances permettant cette réalisation. Y a-t-il plusieurs récits ? Nous choisissons celui qui correspond le mieux à l'idéal parfait de la vie de la foi. Si par l'emploi de cette méthode la plus grande portion des récits évangéliques peuvent, sans rien de violent ni d'artificiel, être groupés de façon à former un tout organique ; si la plupart des traits épars dans les traditions les plus diverses peuvent être réunis de manière à constituer une personnalité vivante, pénétrée et illuminée par les vérités éternelles qui éclairèrent les hommes de l'ancienne alliance ; si les contradictions apparentes les plus graves peuvent être ramenées à l'harmonie, alors cette hypothèse se transformera en conviction ferme. Tout doute sur la fidélité des documents évangéliques devra disparaître, s'il est de plus établi que cette personnalité ainsi conçue, les circonstances étant données, ne pouvait ni parler ni agir autrement que les documents ne la font agir et parler. La meilleure, la plus décisive des preuves sera le fait suivant : une telle personnalité comble de la façon la plus satisfaisante la lacune de l'histoire

du monde, en ce qu'elle donne à tout ce développement de l'ancienne alliance la conclusion nécessaire et en ce qu'elle explique, d'une manière tout à fait satisfaisante, les origines de l'église chrétienne. Nous sommes entré dans cette voie en vue d'arriver à une connaissance certaine de Jésus, dans la pleine conviction que l'étude la plus libre pouvait seule conduire au but désiré. Comme nous nous sommes borné à grouper les fragments divers que les évangiles nous ont conservés de la grande figure de Jésus, autour d'une pensée empruntée à l'Écriture, savoir que Christ est le chef et le consommateur de la foi (Hébr. XII, 2) parce que la vie de la foi s'est développée en lui dans son intensité absolue, on n'aura nul droit de prétendre que nous n'avons pas admis le point de vue biblique, bien que nous n'ayons tenu nul compte de ces portions de la tradition évangélique qui ne pouvaient rentrer dans l'organisme général. Ce sont du reste là des fragments sans importance essentielle, qui ne sauraient résister à d'autres attaques de la science; lorsqu'on les néglige on voit la grande figure du Sauveur briller d'un éclat plus pur.

Ces parties négligées sont essentiellement tout ce qui a précédé le ministère public du Seigneur, quelques rares événements de sa vie, comme le miracle de Cana, et enfin les faits qui ont accompagné et suivi la mort. L'auteur admet du reste les guérisons miraculeuses, mais non la multiplication des pains; les personnes ressuscitées par le Seigneur n'étaient pas réellement mortes.
